



Houari Touati dir.- *Ibn Khaldūn et les sciences humaines. La médiation du naturalisme* (Paris: Éditions du Cerf, 2024), 368p.

Etonnamment moderne, l'œuvre du penseur médiéval Ibn Khaldūn ne cesse d'être convoquée pour éclairer et comprendre les tournants de l'histoire, y compris les plus contemporains. Né à Tunis en 1332 et mort au Caire en 1406, admis comme un des plus grands philosophes et historiens de son époque, il est également considéré comme précurseur de la sociologie et de l'anthropologie modernes. Son immense legs a, en effet, permis d'opérer un changement de paradigme essentiel en inaugurant le champ de la science de la société et de la civilisation, autrement dit des sciences humaines et sociales.

Cet ouvrage, sans précédent, regroupe huit parmi les meilleurs spécialistes internationaux du penseur, anthropologues, linguistes, philosophes ou encore islamologues pour présenter la pensée d'Ibn Khaldūn, explorer son actualité et la mettre à l'épreuve des concepts majeurs des sciences humaines en la confrontant à la fois à la tradition arabe et à la tradition européenne. Cette plongée en apnée pluridisciplinaire dans les écrits d'Ibn Khaldūn s'articule selon deux temps: l'exploration des fondements et des articulations de sa pensée, et sa vocation actuelle.

L'idée que l'homme puise sa réflexion d'une pluralité de disciplines déployant chacune son propre domaine de définition, tout en communiquant entre elles, n'est pas nouvelle et porte le nom de sciences humaines depuis Al Kindi, qui dès le milieu du IX^e siècle, à Bagdad, en Irak, s'y plonge avec délice. La notion de sciences humaines est en effet une invention de la philosophie de langue arabe. Elle trouve sa pleine expression avec Al Farabi au début du X^e siècle pour désigner un ensemble de sciences, dont la psychologie, la politique, l'éthique, la médecine, l'astrologie ou encore la géographie. Leur fondement anthropologique leur est fourni par l'homme, être doué de logos et à la fois animal politique et social. La révolution épistémologique khaldounienne a consisté à faire de l'histoire, en tant que science du social et de la civilisation, une science de l'homme. Se démarquant ainsi de la tradition aristotélicienne, Ibn Khaldūn a mis au jour la possibilité d'une connaissance de la société au moyen de son histoire présente et passée, qui ne soit pas une connaissance du particulier mais bel et bien une science du général. Il s'agit là d'une nouveauté absolue car jusqu'alors, les philosophes parlaient des choses humaines qu'ils opposaient aux choses divines sans que jamais ces choses humaines ne soient abordées comme

sciences humaines. De la même manière, les penseurs arabes qui parlaient de sciences humaines n'y avaient jamais inclus l'histoire comme composante à part entière.

C'est dans cette rupture de paradigme que loge la modernité des analyses sociales du savant maghrébin du XIV^e siècle et c'est ce qui justifie que nous puissions à notre tour interpeller l'histoire de l'intérieur des sciences humaines, telles que nous les concevons aujourd'hui, sans craindre d'anachronisme car il y a bien un lien solide qui est établi entre les sciences sociales anciennes et les nôtres.

Celui-ci procède de l'égale participation des unes et des autres au naturalisme et à son prisme anthropologique installant l'homme dans son unité basique et le déployant à travers sa diversité. L'usage d'un langage conceptuel précis confère aux propositions explicatives émises une valeur universelle tout en posant que par l'expérience et l'observation de cet homme en société, il est possible de saisir les particularités de sa personnalité et de son vivre ensemble telles qu'elles s'offrent à voir à travers leurs cadres d'intelligibilité sociale: la famille, la tribu, la société, la Nation, l'Empire, etc.

Autrement dit, la matière de l'histoire dans les sciences humaines comme l'appréhende Ibn Khaldūn est celle de la société dans ses différentes étapes de développement. Il est dès lors impossible de récuser que l'historien opère sur une matière sociale au motif que la société n'aurait pas existé avant que la modernité industrielle ne l'utilise comme unité structurante de son système.

Vivre en société est pour lui une contrainte à laquelle les individus humains ne peuvent échapper: il n'y a pas de vie humaine qui ne soit une vie sociale. Plus encore, cette vie humaine est déterminée par la forme d'occupation de l'espace, le mode de vie est le cadre d'organisation de l'activité économique ainsi que la forme de pouvoir qui s'exerce dans et sur la société pour en préserver l'unité, autant que pour en assurer la reproduction. Selon les milieux naturels, la vie n'est pas la même, tout comme elle n'est pas la même selon que l'on occupe un habitat nomade ou sédentaire et que celui-ci soit dispersé ou regroupé. C'est ainsi qu'Ibn Khaldūn pense la diversité des modes d'existence humaine en posant qu'il existe une civilisation rurale et une civilisation urbaine et que chacune repose sur un lien de cohésion sociale, la *'aṣabiyya*, qu'il postule comme étant un lien du sang réel dans le monde bédouin et comme étant un lien fictif dans le monde citadin, constituant autant de formes de solidarité et de loyauté nécessaires à la reproduction de l'État, tout comme est aussi nécessaire à son instauration le lien tribal.

L'ouvrage est décliné en deux parties. La première intitulée "fondements et articulations" porte à la fois sur les fondements épistémiques de cette dernière et sur son cadre théorique tel que formulé dans *Al Muqqadima*. Elle s'ouvre sur un exposé exhaustif et critique de l'épistémologie d'Ibn Khaldūn avec cette caractéristique qu'elle postule un concordisme entre foi et raison combinant sciences traditionnelles et sciences rationnelles tout en délimitant leurs territoires respectifs en énonçant les fondements sur lesquels elles reposent. Le deuxième chapitre se focalise sur la tension entre science traditionnelle et sciences rationnelle. Le troisième chapitre traite de la théologie et de sa place en tant que discours concurrent de la philosophie dans le modèle khaldounien. Le quatrième chapitre approfondi cette discordance entre théologie et philosophie en montrant comment, pour fonder sa nouvelle science de la civilisation, Ibn Khaldūn a recouru au naturalisme aristotélien. Le cinquième chapitre clôt cette première partie du livre en abordant le problème de savoir si les concepts sociaux exposés dans *Al Muqqadima* ont trouvé à s'exprimer dans la partie historique de son œuvre. La conclusion à laquelle abouti ce chapitre débouche sur une tension fondamentale opérée par la mise en œuvre du concept de nature et de celui d'habitude/de coutume emprunté à la théologie, dépassée par l'idée récusée que le monde obéit à des lois implacables au motif que Dieu, en tant qu'architecte suprême de la vie, peut à tout instant en rompre le cours habituel et attendu.

La deuxième partie intitulée "vocation actuelle" interroge Ibn Khaldūn du point des sciences humaines telles qu'elles sont conçues et pratiquées aujourd'hui. Le premier chapitre revient sur la question de savoir ce qui rend possible une relation entre une œuvre produite au XIV^e siècle et des sciences humaines et sociales qui n'ont vu le jour qu'au XIX^e siècle, en validant des concepts et des analyses qui échappent à la détermination de la temporalité historique. Le deuxième chapitre apporte une réponse alternative à travers laquelle le social explique le social dès lors qu'Ibn Khaldūn part de l'observation directe d'un espace et d'un temps pour penser la condition humaine et le fait politique dans toutes ses ramifications et ses dimensions. Le troisième chapitre aborde la question de la place et de l'action de l'individu à travers le constat que les individus portent une part active dans la réalisation de leur destin social par-delà le poids important des forces supérieures qui influencent le destin des sociétés. Le quatrième chapitre apprécie la signification contemporaine de la pensée d'Ibn Khaldūn en revenant à cette question de comprendre pourquoi les sciences humaines et sociales européennes en sont venues à effacer son apport après en avoir fait un précurseur et un fondateur de bien des méthodes d'analyse. Pourtant, la multiplication des recherches à même d'asseoir la validation des théories d'Ibn Khaldūn de l'intérieur de ces mêmes sciences humaines et sociales

permet d'accueillir de nouveau non seulement Ibn Khaldūn, mais à sa suite tous les théoriciens extra-européens du social. Ce n'est, de toute évidence, que par cette méthode que les sciences humaines et sociales pourraient atteindre "leur pleine universalité qui en ferait une véritable entreprise scientifique de collaboration internationale," tel que souligné justement par Houari Touati.

Cet ouvrage par la rigueur de son fil conducteur transporte le lecteur dans un voyage original au cœur de la pensée d'Ibn Khaldūn. La richesse de l'approche adoptée rend aux sciences humaines et sociales leurs lettres de noblesse en les contextualisant au sein de la pensée complexe qui caractérise l'ambition renouvelée de l'Homme de mieux comprendre la vie. Elle renouvelle surtout la pensée d'Ibn Khaldūn en soulignant à quel point elle est toujours, à ce jour, non dépassée.

Pour finir, puisque la rigueur a une place de choix dans cet ouvrage, il est important de préciser d'où chaque auteur pense. Ainsi, sur les neuf textes composant l'ouvrage, six ont été traduits de l'anglais par Samuel Sfez et Houari Touati. S'agissant de la *Muqqadima* d'Ibn Khaldūn, les auteurs des textes en français ont utilisé la traduction d'Abdesselam Cheddadi et les auteurs des textes en anglais, celle de Franz Rosenthal.

Samira Mizbar
Socio-économiste
Rabat-Maroc